title : Notice des *Fourberies de Scapin* de Molière.

creator : Théodore de Wyzewa

copyeditor : Floria Benamer (Stylage sémantique)

publisher : Université Paris-Sorbonne, LABEX OBVIL

issued : 2016

idno : http://obvil.paris-sorbonne.fr/corpus/moliere/moliere\_fourberies-de-scapin-ed-wyzewa/

source : T. de Wyzewa (éd.), *Les Fourberies de Scapin*, Paris, Emile Testard, éditeur, 1896.

created : 1896.

language : fre

$I$ Dans l’édition originale des *Fourberies de Scapin*,qui fut imprimée le 18 août 1671, c’est-à-dire trois mois après la représentation de la pièce, la liste des acteurs fait de Scapin le « valet d’Octave » et désigne Sylvestre comme le « valet de Léandre », tandis qu’en réalité c’est le premier de ces deux coquins qui est au service de Léandre, et Sylvestre à celui d’Octave. Il n’y a là évidemment qu’une négligence la plus naturelle du monde ; et ce serait folie d’exiger qu’à son double génie de poète et de comédien Molière eût joint encore les talents d’un parfait correcteur d’imprimés. Et cependant il me semble que, pour insignifiante que soit en elle-même cette petite erreur de typographie, un commentateur un peu fantaisiste pourrait, sans trop de peine, l’élever jusqu’à la dignité d’un symbole, et résumer en elle, d’un seul coup, toute l’histoire et toute la critique des *Fourberies de Scapin*.

Car on ne saurait nier, d’abord, que cette joyeuse comédie soit essentiellement, et en toute manière, une improvisation. Elle fut écrite, répétée, montée, durant le court intervalle qui sépara la représentation de *Psiché* aux Tuileries, devant le Roi, de sa reprise sur la scène du Palais-Royal. Molière craignait-il, comme on l’a pensé, que le public de la ville $II$ ne prît pas autant de goût que celui de la cour aux agréments un peu sévères de cette belle tragédie ? Ou bien ne serait-ce point plutôt les comédiens de sa troupe qui se seraient méfiés du succès de *Psiché*, et qui auraient obtenu du poète de pouvoir offrir aux habitués du Palais-Royal, en même temps que la tragédie-ballet et par manière de compensation, une farce mieux appropriée aux traditions de l’endroit ? Nous savons du moins qu’un beau jour Molière décida de surseoir aux répétitions de *Psiché*, et que peu de semaines après, le 24 mai 1671, eut lieu la première représentation des *Fourberies de Scapin*.

Ces *Fourberies* seraient simplement, au dire de Voltaire, « une de ces farces que Molière avait préparées en province ». Mais encore faut-il s’entendre sur ce que signifie le mot « préparées ». Molière s’est-il borné à récrire, en la remettant au point, une pièce antérieure, toute faite déjà quant au sujet, à l’intrigue, et aux détails essentiels ? Ou bien, comme d’autres l’ont cru, a-t-il emprunté à une de ces farces anciennes tel épisode des *Fourberies*, cet épisode du sac, par exemple, qu’on a effectivement retrouvé dans l’action, et jusque dans le titre, d’une petite pièce d’ailleurs assez médiocre, *Gorgibus dans le sac*, attribuée désormais, sur. la seule foi de cette hypothèse, à l’auteur de *L’École des Femmes* et du *Misanthrope ?* Ou bien enfin Voltaire s’est-il trompé, sur ce point-là comme sur d’autres, et Molière n’a-t-il eu nul besoin de recourir au vieux répertoire de ses tournées de province pour préparer *Les Fourberies de Scapin ?*

Quoi qu’il en soit, la pièce porte assez clairement, dans son plan général et dans toutes ses parties, la trace des conditions de hâte où elle fut composée. On pourrait dire en vérité qu’elle n’est faite que d’emprunts, mais d’emprunts si directs, et si peu déguisés, que leur franchise même suffit à justifier Molière de toute accusation de plagiat. « Il m’est permis de reprendre mon bien partout où je le trouve, » aurait répondu le poète à ceux qui lui reprochaient d’avoir ainsi emprunté deux scènes au *Pédant Joué* de son ami Cyrano ; et Dieu sait toutes les belles dissertations qu’on a faites sur cette réponse, sans que tant d’éclaircissements, du reste, aient eu jamais d’autre effet que de l’obscurcir ! N’est-on pas allé jusqu’à supposer que Cyrano lui-même avait jadis emprunté à Molière l’idée de ces deux scènes, auquel cas l’auteur des *Fourberies* eût eu vraiment le droit de « reprendre son bien » ? Mais ce n’était pas à lui, certainement, que Rotrou avait emprunté la scène de *La Sœur* que nous $III$ retrouvons presque tout entière dans la scène première du premier acte de *Scapin ;* et moins encore on peut imaginer que Molière se soit borné à « reprendre son bien » en transportant comme il l’a fait dans sa comédie plusieurs passages de Plaute et toute l’intrigue d’une comédie de Térence. Je consens, d’autre part, que le poète ait toujours le droit de s’approprier les heureuses inventions de ses prédécesseurs, quand il le juge convenable pour la beauté de son œuvre : et Molière ne s’en est point fait faute, dans ses pièces même les plus travaillées. Mais il n’en est pas moins vrai que ni dans *Le Misanthrope*, ni dans *L’Avare*, ni dans *Les Femmes Savantes*, nous ne nous accommoderions avec la même facilité d’emprunts aussi nombreux et aussi immédiats, tandis que dans *Les Fourberies de Scapin* il n’y a guère personne qui ne s’en arrange pour le mieux, à commencer par l’auteur lui-même.

C’est que *Les Fourberies de Scapin* ne sont pas, à proprement parler, une comédie comme les autres. Molière, en l’écrivant, ne s’est préoccupé sans doute ni d’étendre sa renommée, ni moins encore d’exprimer une conception de la vie qui lui fût personnelle. Il n’a songé qu’à enrichir sa troupe et à divertir son public : et il y a employé le moyen qui lui a paru le plus sûr et le plus rapide. Une farce de circonstance, une œuvre pour ainsi dire anonyme, et sans la moindre prétention de survivre au hasard dont elle était née : voilà ce qu’ont dû être, dans la pensée de Molière, *Les Fourberies de Scapin.* Et s’il y a mis, par surcroît, assez de son génie pour les rendre immortelles, c’est en vertu de ce privilège qu’a l’esprit de pouvoir « souffler où il veut ». Il a plu à l’esprit de souffler sur cette hâtive besogne de traduction et d’imitation : et l’impromptu projeté s’est trouvé changé en un chef-d’œuvre de verve comique. Mais l’intention primitive de Molière n’en reste pas moins évidente : et de là vient que nous nous résignons si volontiers à tous ces emprunts, dans une pièce que nous sentons bien que Fauteur lui-même n’a jamais prise au sérieux.

Le premier de ces emprunts, et le plus important, est celui qu’a fait Molière au *Phormion* de Térence. On a observé à ce propos que c’était devenu une habitude chez le poète, à cette époque de sa vie, de demander aux deux grands comiques latins les sujets de ses pièces, « *L’Avare*, a-t-on dit, et quelques mois avant cette comédie *L’Amphitryon*, étaient imités de Plaute ; *Scapin* l’est de Térence. » Sans doute ; mais quel contraste profond entre les deux façons d’imiter ! Dans les pièces de Plaute, Molière $IV$ n’a vu que des prétextes au libre développement de son génie créateur : à peine si l’on peut dire qu’il s’en est inspiré, comme faisait Racine des tragédies d’Euripide. En face d’Harpagon, si vivant et si vrai, avec un caractère si fortement accentué, que reste-t-il de L’*Aululaire ?* Et que reste-t-il de *L’Amphitryon* de Plaute auprès de *L’Amphitryon* français, cet extravagant, ce délicieux mélange de lyrisme et de bouffonnerie ? Tout autre est le cas pour *Les Fourberies de Scapin.* Molière, ici, ne s’est pas seulement inspiré de la comédie de Térence : il l’a pour ainsi dire transcrite en français. Il en a gardé le sujet, l’ordonnance, les principaux caractères, et traduit presque littéralement des dialogues entiers, se bornant à remplacer par une plaisanterie plus vive et plus parisienne la plaisanterie décidément trop défraîchie du poète latin.

Il est vrai que c’est cette plaisanterie, et non pas le sujet ni les caractères de la pièce, qui fait pour nous tout l’intérêt des *Fourberies de Scapin.* Mais cela n’empêche pas que, pour le fond, la comédie de Molière ne soit simplement une adaptation de celle de Térence. Dans l’un et dans l’autre nous voyons deux vieillards ridicules exploités et bernés par leurs fils, avec l’aide des valets de ceux-ci et de quelques « fourbes » toujours prêts à se mêler de méchantes affaires. Les vieillards du *Phormion* s’appellent Chremés et Démiphon. Il a été convenu entre eux qu’Antiphon, le fils de Démiphon, épouserait une fille que Chremés a eue jadis d’une femme de Lemnos, et qu’il n’a point revue depuis sa naissance. Mais pendant un voyage que fait Chremés à Lemnos pour y reprendre sa fille, son fils rencontre à Athènes une jeune fille si belle et si malheureuse, qu’il ne peut s’empêcher de l’épouser en secret : et le fils de Chremés, Phédria, s’éprend pour sa part d’une joueuse de cithare que son maître, un marchand d’esclaves, refuse de lui céder à moins de trente mines. Les deux jeunes gens s’adressent à leurs valets, Davus et Geta, l’un pour extorquer a Démiphon la rançon de sa joueuse de cithare, l’autre pour apaiser la colère de Chremés ; et les deux valets, à leur tour, s’adressent à une sorte de chevalier d’industrie, Phormion, qui parvient par ses ruses à tout arranger. Sous prétexte d’épouser lui-même la jeune femme d’Antiphon, il obtient des deux vieillards les trente mines qu’il faut à Phédria pour le rachat de sa maîtresse. Et quand Chremés découvre que la femme qu’a épousée Antiphon est précisément cette fille qu’il a vainement cherchée à Lemnos pour la lui donner en mariage, Phormion, qui n’est pas homme à $V$ se déconcerter, contraint encore les vieillards à le recevoir à leur table, et à le traiter en ami. Davus, Geta et Phormion, de chacun de ces trois personnages Molière a pris quelques traits, et c’est d’eux trois qu’il a fait Scapin.

Veut-on maintenant quelques exemples de la façon dont il a étendu jusqu’aux, détails son imitation du *Phormion ?* Voici d’abord le récit fait par Geta de la première rencontre de son maître Antiphon et de la jeune femme qu’il a épousée ;

Geta

On part, on arrive, on la voit. Une belle fille, en effet, et d’autant plus belle que rien ne relève sa beauté. Cheveux épars, pieds nus, négligé complet : des larmes, de méchants habits. Phédria, tout entier à l’amour de sa jeune chanteuse : « Elle est assez gentille, » dit-il. Mais Antiphon...

Davus

Je devine, il devient amoureux ?

Geta

Et à quel point, tu vas voir. Ecoute. Le lendemain il va droit à la vieille. Il la prie de lui donner accès. Elle refuse. Elle dit que la jeune fille est d’Athènes, de bonne vie et de bons parents. S’il veut la prendre pour femme il aie droit de le faire, « autrement rien ». (Acte I, scène II, traduction Talbot.)

A la fin de l’acte premier, Antiphon, épouvanté du soudain retour de son père, demande à Geta comment il pourra s’excuser devant lui :

Antiphon

Je n’ai plus la tête à moi !

Geta

Mais c'est le moment de l'avoir plus que jamais, Antiphon. Si votre père découvre que vous avez peur, il va vous croire coupable.

Antiphon (cherchant à se donner un air animé)

Et en jouant l’assurance ? Comme ceci, est-ce bien ?

Geta

Vous voulez rire ?

Antiphon

Voyez cet air, hein ? Est-ce bien ?

Geta

Non.

$VI$ Antiphon

Et maintenant ?

Geta

Presque.

Antiphon

Et maintenant ?

Geta

C’est bien ! Allons, ne bougez plus ! Que vos paroles répondent aux siennes, votre ton à son ton !

Antiphon

Parfaitement !

Geta

La violence, la contrainte, la loi, la justice ! Eh bien, y êtes-vous ?… Mais quel est ce vieillard qui paraît à l’autre bout de la place ?

Antiphon

C’est lui ! je n’y tiens plus !

Geta

Eh bien ! que faites-vous ? Où allez-vous, Antiphon ? Restez, restez, vous dis-je !

Antiphon

Non, je me connais ! Sauvez ma Phanium, sauvez-moi ! (Il s’enfuit.)

Phedria

Geta, que va-t-il arriver ?

Geta

On va vous chanter pouille ; et moi, ou je me trompe fort, on va me fouetter d’importance. (Acte I, scène IV.)

Au commencement de l’acte suivant, Démiphon s’écrie, en apprenant le mariage secret de son fils :

Je ne sais quel parti prendre, tant ce qui m’arrive est étrange, incroyable. On devrait bien, quand tout marche le mieux au gré de ses désirs, songer plus que jamais aux moyens de supporter les revirements fâcheux, un danger, un désastre, un exil. Quiconque voyage doit se figurer qu’au retour il va trouver son fils en faute, sa femme morte, sa fille malade. En se disant que c’est ce qui arrive journellement, que tout cela est possible, l’âme n’est point prise au dépourvu, et par là les chances inespérées sont autant de gagné.

Geta (à Phedria).

On ne croirait pas, Phedria, combien je suis plus sage que mon maître. J’ai déjà calculé, moi, tout ce qui me pend au nez à son retour, moulin, bastonnade, fers aux $VII$ pieds, travail rustique, rien de tout cela ne prendra mon âme au dépourvu, et les chances inespérées seront autant de gagné. (Acte, II, scène I.)

Et les imitations se poursuivent presque scène par scène, entremêlées d’emprunts à d’autres comédies de Térence et de Plaute. C’est ainsi qu’un des épisodes les plus amusants des *Fourberies de Scapin*, la fausse hésitation de Scapin à prendre l’argent qu’il a extorqué d’Argante, vient en droite ligne des *Bacchis* de Plaute, où l’esclave Chrysale feint, lui aussi, de refuser la somme que lui offre son maître :

Nicobule

Prends cet or, Chrysale, et tu le porteras à mon fils.

Chrysale

Je ne prendrai rien. Cherchez un autre commissionnaire.

Nicobule

Prends donc ! Tu es insupportable.

Chrysale

Non, non, dis-je, je ne veux pas.

Nicobule

Tu nous fais perdre bien du temps.

Chrysale

Je vous dis que je ne veux pas me charger de cet or. Ou bien envoyez avec moi quelqu’un qui me surveille.

Nicobule

Ah ! à la fin tu m’impatientes !

Chrysale

Donnez donc, puisqu’il le faut ! (Acte IV, scène IX.)

On dirait cependant que Molière, dans ces pièces latines, n’a pas trouvé un compte suffisant de « fourberies » pour amuser son public. Toujours est-il qu’après avoir employé celles que lui fournissaient Térence et Plaute, il s’est adressé au répertoire de son temps pour s’en procurer de nouvelles : et c’est ainsi qu’aux ruses de Phormion et de Chrysale sont venues se joindre les deux scènes peut-être les plus fameuses des *Fourberies*, la scène de la galère et la scène du sac. $VIII$ La scène de la galère, et par surcroît le dialogue de Zerbinette avec le vieux Géronte, Molière les ; a tirés directement du *Pédant Joué* de Cyrano Bergerac, dont une réédition venait précisément de paraître dans les premiers mois de l’année 1671. Le passage de Cyrano a été trop souvent cité pour que nous ayons ici à y revenir. On sait que Molière en a poussé l’imitation jusqu’au détail des paroles, et que, depuis l’exclamation de Géronte : « Qu’allait-il faire dans cette galère ? », jusqu’aux éclats de rire-de la jeune femme, les deux scènes de *Scapin* se retrouvent dans le *Pédant Joué.* Quant à la scène du sac, on ne peut même pas dire à qui Molière l’a empruntée, tant elle était d’un usage fréquent dans la vieille farce italienne et française. Aussi bien la scène elle-même de la galère paraît-elle avoir servi à plus d’un auteur. Elle figure notamment dans un *canevas* italien de Flaminio Scala, publié en 1611, et qui peut bien avoir inspiré Cyrano. Pour la scène du sac, le plus simple est encore de s’en tenir au renseignement que nous donne Boileau, dans le passage célèbre où il reproche à Molière d’avoir

… à Térence allié Tabarin.

Deux des *farces tabariniques* qui nous ont été conservées ont en effet pour sujet les mésaventures d’un personnage ridicule qu’on fait entrer, par persuasion, dans un sac : et il y a même une de ces farces où Tabarin et Isabelle se joignent pour rouer de coups le vieux Lucas ainsi empaqueté.

Mais on n’en finirait pas à vouloir relever tous les emprunts faits par Molière aux uns et aux autres : sa pièce, nous l’avons dit, en est toute remplie. Et comme ces emprunts ne l’empêchent pas de rester très originale dans ce qu’elle a qui nous touche, et l’une de celles peut-être où le génie de Molière s’affirme le plus librement, nous n’aurions pas même pris la peine de les signaler s’ils ne nous avaient paru bien faits pour nous renseigner sur l’intention première des *Fourberies de Scapin.* Évidemment Molière n’a point cherché à écrire une vraie comédie, ni à l’offrir au public comme venant de lui. Sa seule ambition, cette fois, a été de servir aux habitués du Palais-Royal une farce capable de les divertir, et de compenser au besoin l’échec de *Psiché.* C’est le directeur de théâtre, et non pas le poète, qui s’est ainsi occupé de traduire, en grande hâte, une comédie de Térence, et d’y transporter tels quels, où, à peu $IX$ près, des mots, des fragments de dialogue, et des scènes entières, dont il n y avait personne dans la salle qui ne fût un peu capable de retrouver l’origine. *Les Fourberies de Scapin* étaient pour lui quelque chose comme une compilation, un pot-pourri où il ne prétendait à rien autre qu a avoir habilement ajusté des morceaux recueillis de droite et de gauche. Et voilà peut-être pourquoi il n’a point même pris la pleine de relire, avant de la faire imprimer, la liste des acteurs de sa pièce.

Aussi bien lui aurait-il fallu la relire avec un soin tout particulier pour s’apercevoir de l’interversion du rôle des valets. Car *Scapin* n’est pas seulement une pièce improvisée, et pour ainsi dire anonyme : c’est une pièce où les personnages eux-mêmes n’ont ni un caractère bien précis, ni un rôle bien défini. A qui importe-t-il de savoir si Géronte est le père d’Octave ou de Léandre, et auquel de ces deux jeunes gens appartient Scapin ? Ce dernier est, en somme, le seul personnage qui pense, qui parle, qui agisse, le seul qui vive parmi les types convenus qui l’entourent. Encore ne vit-il, lui aussi, que d’une vie tout impersonnelle, comme une incarnation idéale de la *fourberie*, et sans qu’un seul moment nous songions à nous demander d’où il vient, quel âge il peut avoir, s’il est marié ou célibataire, et comment il s’arrange pour concilier avec son métier de valet tant de liberté et d’impertinence.

A ce point de vue comme à maints autres, *Les Fourberies de Scapin* occupent une place unique dans l’œuvre de Molière. C’est peut-être la seule de ses grandes comédies où il n’y ait trace ni d’une intention satirique, ni même du moindre souci de réalité. Et rien ne sert de soutenir, pour expliquer cette anomalie, que *Les Fourberies* ne sont qu’une farce, dans le genre de *Monsieur de Pourceaugnac* et du *Bourgeois Gentilhomme :* car *Monsieur de Pourceaugnac* et *Le Bourgeois Gentilhomme* ont beau être des farces, le génie d’observation de Molière s’y déploie tout entier. Sans parler de M. Jourdain et de Pourceaugnac, et des, travers sociaux dont ils sont l’image, il n’y a pas jusqu’aux comparses, aux professeurs et aux apothicaires qui n’aient, dans ces deux pièces, des caractères inoubliables. Quoi de pareil dans les *Fourberies ?* Actions et personnages, tout y est du pur domaine de la fantaisie. Et de là vient sans doute l’amusement parfait que nous y trouvons, et notre indulgence pour tant de détails qui auraient de quoi nous choquer pour peu que nous nous $X$ avisions de les prendre au sérieux. Ni les pères, ni les fils, pour ne rien dire des valets, ni Géronte, ni Octave, ni leurs deux pendants, ne témoignent de sentiments qui puissent nous les rendre aimables. Et cependant ils nous amusent, et l’idée ne nous vient pas de nous scandaliser : car nous sentons bien que tout cela n’est vrai que pour nous divertir un moment, que ces personnages sont des êtres de raison, sans l’ombre de réalité, et que les coups de bâton eux-mêmes ne font de mal à personne.

Est-ce donc à dire que *Les Fourberies de Scapin* soient simplement une farce, ou Molière, après, tant d’œuvres supérieures, aurait rabaissé son génie ? C’était, comme l’on sait, l’opinion de Boileau :

        ...Molière, illustrant ses écrits,

Peut-être de son art eût remporté le prix,

Si, moins ami du peuple en ses doctes peintures,

Il n’eût point fait souvent grimacer ses figures,

Quitté pour bouffon l’agréable et le fin,

Et sans honte à Térence allié Tabarin.

Dans ce sac ridicule où Scapin s’enveloppe,

Je ne reconnais plus l'auteur du *Misanthrope*.

Jugement si dur, que Voltaire lui-même a cru devoir protester contre lui ! Et vraiment, comme le dit l’auteur de *Candide*, « qui donc aura le prix de l’art comique, si Molière ne l’a pas ? » Mais ce n’est pas de l’art comique en général, c’est seulement de *Scapin* que nous avons à nous occuper. Et il nous semble, pour commencer, que le respect des Anciens a porté Boileau à se faire une étrange idée de la comédie de Térence. A supposer même que *Les Fourberies de Scapin* ne soient qu’une farce indigne de Molière, le P*hormion* du poète latin les égale, tout au moins, pour l’impersonnalité des caractères, et pour le manque d’élévation des idées, et pour l’absence complète de tous scrupules moraux. Phormion, à vrai dire, n’enferme pas dans un sac le vieillard qu’il a dupé : mais il se conduit à son égard comme un maître-chanteur éhonté, et cela n’empêche pas l’auteur de lui prodiguer son admiration. Pères et fils, dans la pièce de Térence, ont des âmes également viles ; et Molière, en les transportant dans sa pièce, a par instants essayé de les rehausser. Quant à l’épisode du sac, Térence aurait été trop heureux de pouvoir l’emprunter à quelque Tabarin de son temps. Laissons donc $XI$ là Térence, une fois pour toutes ! Et de la critique de Boileau ne retenons qu’un seul point : le reproche qu’il fait à Molière d’être, à cette époque de sa vie, descendu jusqu’à écrire une farce sans vérité et sans poésie.

Nous croyons avoir suffisamment expliqué, tout à l’heure, les circonstances qui ont amené Molière à s’interrompre ainsi de son œuvre de poète. Il avait une troupe à diriger, et force lui était bien de s’occuper d’elle. Mais pour ce qui est d’être une simple farce, oui certainement, c’est ce que Molière a voulu que fussent *Les Fourberies de Scapin.* Et une farce plus exclusivement *farce*, plus dépourvue de toute portée supérieure que toutes celles qu’il avait offertes à son public les années précédentes. Mais il avait compté sans son génie, qui, même dans cette besogne où il n’avait que faire, est venu à l’improviste réclamer sa place. Car à quelque genre qu’on attribue *Les Fourberies de Scapin*, on ne saurait nier que c’est, une œuvre de génie, toute débordante, aujourd’hui encore, d’esprit et de jeunesse. Dans les passages même qu’il imite, dans ceux même qu’il traduit ou qu’il emprunte à des confrères sans presque les changer, il suffit à Molière d’une touche imperceptible pour tout relever, pour tout embellir. Mystérieux privilège, qui nulle part ailleurs, peut-être, ne se laisse constater aussi parfaitement ! C’est ici que l’on peut dire surtout que le génie du poète a su créer de l’art avec le néant. Dans une pièce qu’il ne pouvait pas même considérer comme étant de lui, une pièce où il n’y avait ni vie, ni vérité, Molière a su, miraculeusement, faire jaillir du sol une vérité, une vie immortelles. Et peut-être le miracle, après tout, n’est-il point si mystérieux : il s’explique par ces qualités de mesure et de tact, et par cette incomparable maîtrise de style, que Molière désormais ne pouvait s’empêcher d’appliquer à tous les sujets qu’il traitait. Voilà ce qui lui a permis, à son insu, de faire des *Fourberies de Scapin* le chef-d’œuvre qu’elles sont ; et au lieu de lui reprocher de les avoir écrites à ce moment de sa vie, Boileau aurait dû se réjouir plutôt de l’heureux accident qui avait fait coïncider la composition de cette farce avec l'époque du complet épanouissement du génie de son auteur.

Mais c’est là un accident dont Molière lui-même ne paraît s’être rendu compte. Et quand l’erreur qu’il a commise, dans sa liste des acteurs, nous conduirait encore à supposer que sa pièce ne l’intéressait pas, l’hypothèse, une fois de plus, se trouverait d’accord avec la vérité. Tout paraît prouver, $XII$ en effet, que Molière n’aimait pas *Les Fourberies de Scapin.* Du jour où, trompant ses prévisions et celles de sa troupe, le succès de *Psiché* se fut affirmé, il retira de l’affiche, pour ne plus jamais l’y remettre, la farce d’abord destinée à compenser l’échec de la tragédie. Tandis qu’il reprenait volontiers *Le Bourgeois gentilhomme* et ses autres pièces, pas une fois il ne tenta de ressusciter *Les Fourberies de Scapin.* Il les fit jouer en tout dix-sept fois, du 24 mai au 19 juillet 1671. Et nous ignorerions même le nom des comédiens qui en créèrent les rôles, sans les beaux vers que voici de l’étonnant Robinet :

Cet étrange Scapin-là

Est Molière en propre personne,

Oui dans une pièce qu’il donne

Depuis dimanche seulement,

Fait ce rôle admirablement,

Tort ainsi que le Torrillière

Un furieux porte-rapière,

Et la grande actrice Beauval

Un autre rôle jovial,

Qui vous ferait pâmer de rire.

T. de Wyzewa.